

Les Trois Grâces

de Nadège KELLER

PERSONNAGES

(côte jardin)

La Dame

Le Garçon de café

Adolphe

(centre)

La Mère Boudoux

(côté cour)

Anne

Marguerite

Projection de trois tableaux : Jean-Louis Forain [Woman in a Café](#) (vers 1885, côté jardin), Adolphe-Félix Cals, [Portrait of Mother Boudoux at Her Window](#) (1876, centre), Mary Cassatt, [The Visitor](#) (1880, côté cour). La Dame, la mère Boudoux, Marguerite – prennent place (4 chaises, 3 tables), chacune devant son tableau. Un temps. Adolphe entre, pose une lettre sur la table de la mère Boudoux, va pour sortir, s'arrête, se retourne. La mère Boudoux ouvre la lettre de son neveu et se met à la lire.

Note générale : Mise en scène simultanée, mais lorsque l'action passe d'une scène à l'autre, les personnages qui n'y figurent pas restent figés.

ADOLPHE. – *(au public)* Ma chère tante, je serai à Paris pour l'enterrement de Maman et passerai la journée avec toi. Je regrette de ne pas avoir été présent pour lui dire mes adieux. Je passerai chez le notaire pour régler les formalités de décès. Maman ne laisse rien sinon des dettes. Je t'apporterai son chapelet de première communion, je sais qu'elle aurait voulu que ce soit toi qui l'aies, puisqu'il venait de sa mère, et je crois savoir que tu y attaches un intérêt tout particulier. La terrible misère qui accabla maman ces dernières années la força à laisser en gage son alliance en or au mont-de-piété. Il ne reste donc rien, sinon des souvenirs amers et tous ces remords qui me hantent déjà. Je te dis donc à jeudi. Avec toute mon affection, ton neveu Adolphe. *(Il sort.)*

NICOLE. – *(au public)* Ah le cochon, il en un toupet, de venir pointer son nez jeudi. Où avait-il donc disparu toutes ces années ? Il est bien temps d'en avoir des remords !

(Anne entre, voit Marguerite, l'embrasse)

ANNE. – Marguerite, mon amie, il y a si longtemps. Quel plaisir de vous revoir après tant d'années. Votre lettre m'a fait chaud au cœur. Vous rendez-vous compte que voilà maintenant 20 ans que nous ne nous sommes pas vues ? Où aviez-vous donc disparu toutes ces années ?

MARGUERITE. – Ma chère Anne, la vie nous réserve tant de surprises. Mais n'ayez crainte, je vais tout vous raconter.

ANNE. – Le voyage vous a-t-il fatiguée, Marguerite ? Aimerez-vous quelque chose à boire ou à manger ?

(Le Garçon entre, portant un plateau sur lequel est posé un verre de bière.)

- LE GARÇON DE CAFÉ. – Et un bock pour madame.
- LA DAME. – Merci monsieur. *(Il sort. Elle s'adresse à son chien tout en le caressant.)* Oui, je sais, toi aussi tu dois avoir soif, sois patient mon petit, on va te servir sans tarder. Tu dois aussi être affamé, notre promenade de ce matin a dû t'ouvrir l'appétit. *(Elle boit une petite gorgée de bière, puis encore une autre, puis vide le bock d'une traite.)*
- LA MÈRE BOUDOUX. – *(au public)* Mais c'est pas tout ça, il va falloir le nourrir ce bougre, et c'est que ça mange un homme, et pas n'importe quoi ! Ah, le cochon, oser me demander de tuer le veau gras après tant d'années d'absence ! Qu'est-ce que je vais pouvoir lui offrir ?
- MARGUERITE. – Une tasse de thé, ce sera parfait. Le voyage m'a certes bien fatiguée, j'ai l'estomac un peu barbouillé. Quelque chose de léger me fera le plus grand bien.
- (Anne se lève et sort pour aller chercher le thé et Marguerite en profite pour prendre une gorgée d'alcool de la fiole qu'elle a cachée dans sa poche.)*
- LE GARÇON DE CAFÉ. – *(Reentrant)* Un autre bock, Madame ?
- (Elle fait mine que oui en fermant les yeux, d'un air un peu hautain, comme si elle avait peur de s'entendre dire oui. Le Garçon sort. Elle prend son chien sur les genoux, le caresse et le bisouille.)*
- (Reentrant)* Et un autre bock pour madame. Je vous apporte aussi notre carte. Nous avons une délicieuse dinde avec une petite sauce au cognac dont vous me direz des nouvelles.
- (Il sort. Après avoir regardé autour d'elle, la dame boit la bière d'une traite.)*
- LA MÈRE BOUDOUX. – Je sais. Je vais lui préparer une dinde au cognac avec une petite jardinière de légumes. J'ai justement une bouteille de cognac que le vieux Hauser a oublié ici quand il est venu me réclamer le denier du culte. Tu parles d'un toupet ce vieux fou. *(Regardant vers le plafond et s'adressant à Dieu)* Bon d'accord, je sais que je n'ai pas payé mon denier du culte depuis plus de vingt ans maintenant, mais bon, on en parlera le jour de mon jugement. Ne t'inquiète pas, ça va pas tarder.
- ANNE. – *(Reentrant, portant un plateau, sur lequel est posé un service à thé, qu'elle pose sur la table)* Servons-nous sans tarder une petite tasse de thé. *(Elle verse le thé, tend une tasse à Marguerite puis s'assied)* Que je puisse enfin entendre le récit de vos aventures. Je meurs d'envie de tout savoir. Qu'êtes-vous donc devenue après nos quatre années au couvent ?
- MARGUERITE. – Et bien ma chère, la décence m'empêche assurément de tout vous dire. Et puis je crains que votre statut et votre rang ne vous permettent pas d'apprécier ni même de comprendre ce qu'une femme comme moi a pu vivre tout au long de ces années passées.

- ANNE. – *(Toute ouïe)* Oh, Marguerite, je vous en prie, ne me laissez pas languir, dites-moi tout et... *(Elle chuchote tout en regardant autour d'elle comme si elle avait peur d'être entendue)* Surtout n'oubliez rien et soyez bien assurée de ma plus grande discrétion.
- MARGUERITE. – Et si votre mari nous entendait ?
- ANNE. – Mon mari ? Aucun risque, il ne rentrera pas de sitôt. Ses activités professionnelles le retiennent toujours au bureau jusqu'à la tombée de la nuit. Nous avons toute l'après-midi. Oh, que je suis sotte ! j'ai oublié le sucre *(Elle se lève, sort, revient tout de suite avec le sucrier. Marguerite en profite pour verser de l'alcool dans son verre.)* Voilà. Encore du thé, ma chère ?
- LE GARÇON DE CAFÉ. – *(Rentrant)* Encore un bock ?
- (La dame fait mine que oui en fermant les yeux, d'un air un peu hautain, comme si elle avait peur de s'entendre dire oui. Elle a son chien sur les genoux et le caresse. Le garçon de café va pour partir quand la dame l'interpelle.)*
- LA DAME. – Garçon ! Pourriez-vous également m'apporter un verre d'eau, je vous prie. C'est pour Toby.
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Madame attend quelqu'un ?
- LA DAME. – Oui, enfin non, le verre d'eau c'est pour mon chien, Toby. *(Elle le met par terre.)* Ce pauvre amour est assoiffé. Sa promenade de ce matin l'a épuisé.
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Très bien, madame, ça vient de suite. Et pour vous, autre chose ?
- LA DAME. – C'est que... non, vraiment je ne devrais pas... un bo... un bo... un autre boc... oh mon Dieu, me voilà contrainte à boire, boire pour oublier, oublier que je suis malheureuse, et seule, et mal-aimée. Non, non, vraiment, c'est trop, Adolphe, c'est trop... *(Elle éclate en sanglots, laisse tomber la tête sur la table.)*
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Mais, madame, je... Enfin.... Peut-être que vous devriez passer à quelque chose de plus fort ?
- LA MÈRE BOUDOUX. – Du cognac ! *(Elle prend la bouteille de cognac à deux mains et la met en hauteur afin de pouvoir lire l'étiquette)* Oui, du cognac avec cette dinde, mais encore faut-il qu'il soit bon ce cognac. Je vais quand même m'en assurer, ce serait dommage de gâcher une dinde si le cognac n'est pas à la hauteur. Allez, une petite lampée... hmm pas mauvaise la bête... peut-être un peu jeune. *(Elle ravale une gorgée, elle boit à la bouteille).* Hmm ...
- ANNE. – Alors, Marguerite, ne m'épargnez aucun détail, n'omettez rien.
- MARGUERITE. – Et bien, ma chère amie, après avoir quitté le couvent voilà maintenant 30 ans, je me suis jurée de faire payer cher à ses sœurs du couvent toutes leurs méchancetés.

- ANNE. – Mon Dieu, Marguerite, mais qu'avez-vous donc fait ?
- MARGUERITE. – Et bien, la vieille chouette de mère supérieure, cette grosse dinde, qui nous avait forcées à faire pénitence pour avoir mangé un chou à la crème, je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. Une nuit, alors que tout le monde dormait, je me suis faufilée dans sa chambre et j'ai badigeonné sa culotte de poil à gratter. Elle a passé sa journée du lendemain à se gratter le trou du cul ! *(Elles éclatent de rire.)*
- ANNE. – Tout ça pour un chou à la crème. Ah, où ai-je la tête ? les madeleines ! *(Elle sort, revient avec une assiette de gâteaux. Marguerite en profite pour mettre discrètement encore une petite dose d'alcool dans sa tasse de thé.)*
- LA MÈRE BOUDOUX. – Mais c'est pas tout ça, il faut que je m'active si je veux que cette foutue dinde soit prête à temps. Viens voir ici ma belle, que je te fourre à souhait. Du thym, du romarin, des herbes de provence. Je vais te faire ta fête. *(Elle ravale une gorgée)*. Il te faut des herbes fortes, qui ont du caractère, de la poigne.
- LA DAME. – Quelque chose de plus fort, mais que voulez-vous dire ?
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Et bien, vous pourriez par exemple, vous prendre un amant...
- LA DAME. – Comment ? Un amant ? mon Dieu, mais j'en attends déjà un, qui me fait attendre et qui ne se montre pas.
- LE GARÇON DE CAFÉ. – *(Redressant les épaules, rentrant le ventre)* Et bien, prenez-en un autre, un, qui saura... vous... ravir.
- LA DAME. – Vous, peut-être ? Ah non, c'en est fini des hommes. Il est grand temps que je leur fasse comprendre que j'en ai assez qu'on me traite de la sorte. Me faire attendre, moi, trop douce et trop docile. J'en ai assez. Je vais lui faire regretter son comportement de porc...
- ADOLPHE. – *(Entrant)* Ah, vous voilà chérie, et voilà Toby ! Viens ici, mon amour, que je t'embrasse... *(La Dame oublie tout de suite sa colère, va pour l'embrasser, mais Adolphe, lui, parle plutôt à son chien, qu'il prend dans ses bras pour l'embrasser.)*
- LA MÈRE BOUDOUX. – Viens ici animal, que je te fourre, je vais te bourrer de petits oignons, je veux dire te fourrer de petits oignons blancs, mon Dieu, mais c'est moi qui suis bourrée. Dieu qu'il est bon ce cognac, il est bon à ravir. *(Elle ravale une gorgée, regarde la dinde.)* Quoi d'autre ?
- ANNE. – Quoi d'autre ?
- MARGUERITE. – Vous vous souvenez de sœur Agnès, toujours tirée à quatre épingles, qui s'arrangeait toujours pour nous faire faire ce qu'elle ne voulait pas ? Comme la fois où nous avons dû passer l'après-midi à laver ces pauvres bougres qui revenaient du baignon. Vous ne vous souvenez donc pas que

nous étions pleines de poux et de puces, et qu'il a fallu des semaines pour qu'on s'en débarrasse et bien pareil, je me suis arrangée pour que sa robe en soit criblée. Elle a senti le vinaigre pendant des semaines et il a même fallu qu'elle se coupe les cheveux, la vilaine.

ANNE. – Vous êtes ignoble ma chère Marguerite ! Un amour d'ignominie ! Vous avez raison, ces vieilles chouettes du couvent nous en ont assez fait. Et tout ça pourquoi ? Pour se retrouver mariées à des hommes, qui ne pensent qu'à eux. Ma chère Marguerite, nos retrouvailles me font chaud au cœur. Buvez, donnez-moi donc un peu de ce breuvage que vous cachez dans votre poche depuis tout à l'heure. (*Réaction de surprise de Marguerite.*) Oui, oui, je sais. (*Elle verse de l'alcool dans les deux tasses*) et que je vous dise à mon tour tout de ma vie de femme mariée.

LA DAME. – Adolphe, vous voilà enfin, vous avez donc pris votre décision, n'est-ce pas ? C'est sans aucun doute ce qui explique votre retard. C'est votre femme, vous la quittez, dites-moi que vous la quittez ? (*Elle tente d'attirer son attention mais il n'a d'yeux que pour Toby*)

ADOLPHE. – (*Ignorant complètement la question de la dame*) Ma douce, veuillez excuser mon retard, mais j'apprends à cette heure que maman nous a quittés. Je dois partir au plus vite pour Paris pour m'occuper de ses obsèques. Oserais-je vous demander, vous implorer même de vous occuper de Toby en mon absence ? (*Il lui fait les yeux doux, met le chien dans les bras et elle sort en colère.*)

LA MÈRE BOUDOUX. – Viens ici, animal, que je te fourre à souhait. (*Elle a le hocquet.*) Tu es presque prête à mettre au four (*hocquet*). Il faut encore que je te bourre (*hocquet*) beurre, oh peu importe après tout, ça n'a pas beaucoup d'importance, et puis, tu ne seras jamais qu'un repas d'enterrement (*hocquet*) Figure-toi ma fille, que j'enterre ma soeur, ce jeudi à 10h00 et que son rejeton de fils vient s'incruster pour le déjeuner (*hocquet*) Elle, au moins, elle ira directement au paradis. Après tout ce qu'elle a fait pour les pauvres, elle a sa place assurée. Ce n'est pas comme moi, qu'on a mise à la porte du couvent à grands coups de pied dans le derrière. Ah la la, ce couvent ne m'aura apporté que des histoires. (*Elle ravale une gorgée.*)

ANNE. – Et bien, ma chère Marguerite, figurez-vous que le couvent m'a permis d'épouser un bourgeois et de mener une vie plutôt paisible et sans histoires. Mais donnez-moi donc encore un peu de votre fiole, j'en ai bien besoin. La vie d'une bourgeoise est, comment dirais-je... (*Elle réfléchit un court instant et reprend*) Monotone et peu rocambolesque. (*Elle prend carrément la fiole de Marguerite et la boit cul sec.*)

MARGUERITE. – En résumé, vous vous faites chier ! (*Anne la regarde étonnée, et elles partent d'un fou rire toutes les deux.*) Et moi qui vous enviais toutes ces années, m'imaginant, que vous viviez une vie de rêve. Je me suis bien trompée.

ANNE. – Marguerite, peu importe, faites-moi rattraper le temps perdu, continuez à me conter vos aventures, j'aurai ainsi l'impression de les avoir vécues un

peu. Parlez-moi de vos aventures avec (*sortant une bouteille de vin de dessous la table*) les hommes.

ADOLPHE. – Bon, la voilà partie, bon débarras. Qu'est-ce que j'en ai marre de toutes ces bonnes femmes, qu'est-ce qu'elles peuvent m'emmerder. Garçon, un bock, s'il-vous-plait. (*Le Garçon apporte le bock et Adolphe le boit d'un coup. Le Garçon lui en ressert un de suite.*) Et me voilà maintenant obligé de me traîner à Paris pour l'enterrement de la vieille. Ah tu parles d'une aubaine, moi qui pensais justement me faire la petite nouvelle de l'appartement d'en bas. Et bien c'est foutu, il va falloir que je me tape la tante Boudoux, Un putois, la tante Boudoux, un égoût ambulante. Elle a des chicots à la place des dents et elle n'a pas dû se laver depuis sa nuit de noces. Qu'est-ce qu'elles peuvent m'emmerder toutes ces bonnes femmes! (*Il boit le bock d'une traite, se lève et part.*)

LA MÈRE BOUDOUX. – Et bien, j'en tiens une bonne, je crois que je suis complètement bourrée (*hocquet*), je sais bien que maman a toujours préféré ma peste de sœur, c'est bien pour cela qu'elle lui avait donné son chapelet (*hocquet*). Et bien qu'on l'enterre avec, après tout, je m'en fous. Allez toi, il est temps que je te mette au four (*hocquet*) Moi aussi, je vais bientôt subir ton sort et celui de ma pauvre sœur. La malheureuse a tristement fini. (*Elle regarde vers le haut et s'adresse à sa sœur défunte.*) Ma pauvre sœur, on aura donc passé nos vies à se chamailler. Qu'as-tu donc fait de ta vie ?

MARGUERITE. – Ma chère Anne, j'ai roulé ma bosse toute ma vie, d'un homme à l'autre, et ce, sans jamais trouver l'âme sœur. Je me suis souvent dit que j'aurais dû retourner chez les sœurs au couvent. Elles, au moins, ne nous ont jamais trahies.

ANNE. – Vous avez raison, Marguerite. (*Elle remplit les 2 tasses de thé avec du vin.*) Mais elles étaient si méchantes. Buvons à leur santé. Buvons pour oublier. (*Elles trinquent.*)

MARGUERITE. – Il s'appelait comment, celui que vous cherchez à oublier ?

ANNE. – (*Un temps.*) Adolphe.

LA DAME. – (*Revenant avec le chien.*) Mais où est donc passé Adolphe ? Il est parti ?

LE GARÇON DE CAFÉ. – Oui, madame, il avait l'air pressé.

LA DAME. – Pressé ? Ah, l'infâme, ah le saligaud, me faire ça à moi. Comment ose-t-il me faire ça à moi ? C'est bien les hommes ça, à se servir des femmes, à ne penser qu'à eux. Le vaniteux, le pourri, il ne l'emportera pas au paradis. (*Le Garçon reste planté là à l'écouter sans réagir.*) Et toi, espèce d'idiot, bouge-toi donc, au lieu de rester planter là bêtement, apporte-moi donc quelque chose de fort, un verre d'absinthe, que je trinque à la santé des femmes et à la mort des hommes.

LA MÈRE BOUDOUX. – (*La bouteille de cognac à la main*) A ta santé, ma chère sœur, que Dieu ait

ton âme.

MARGUERITE. – A votre santé, ma chère Anne !

ANNE. – A votre santé, ma chère Marguerite !

(A la fin, toutes ont le verre levé vers le public, Anne et Le Garçon sortent. Les Trois Grâces retombent sur leur chaise, reprennent leur pose du début, sous les Trois tableaux projetés.)

Fin.

Editor's Note : Les Trois Grâces was inspired by three portraits of women in the Dixon Gallery and Gardens, Memphis, TN. <http://www.dixon.org/collections>: : Jean-Louis Forain's "Woman in a Café" (circa 1885), Adolphe-Félix Cals' "Portrait of Mother Boudoux at Her Window (1876) and Mary Cassatt's "The Visitor" (1880) and used in the 2013 production with gallery permission.